

closer : le prêtre qui parle au nom de Dieu et de la patrie fait des miracles !... et n'est ce pas ce qui se passe, aujourd'hui sous nos yeux ?

Cet élan, cet enthousiasme de tous les hommes, de tous les rangs, de tous les Canadiens, fortunés ou pauvres, habitant ou la ville ou la campagne, cet élan de tous à s'enrôler sous la patrie bannière de la "tempérance," est extraordinaire, incroyable même, si l'on ne le voyait point.

L'éloquent apôtre de cette bienfaisante mission poursuit avec un ardeur infatigable la noble et glorieuse tâche que le pays lui demande, comme Canadien, que la religion lui commande, comme ministre, que toutes les origines et toutes les croyances attendent et espèrent, comme frères.

C'était donc, avec de brûlants desirs, que nous aussi, nous soupirions après la visite de ce bon prêtre, qui a enfoncé, en son cœur, dans un seul et même amour, et son Dieu, et sa patrie ! (L'auteur a voulu dire sans doute que tout en aimant Dieu, M. Chiniquy aime son pays, bien que le premier amour soit infiniment supérieur au dernier.—note du rédacteur.)

Je ne saurais être que l'écho de tout le pays, en vous disant, Monsieur, qu'un succès complet a suivi, ici comme ailleurs, sa parole douce et entraînante, que notre jeune et intéressante paroisse n'a pas voulu, être en arrière dans la voie du bien, et qu'elle s'est empressée d'embrasser la "tempérance," avec joie et reconnaissance, avec honneur et patriotisme, car elle sait que la tempérance est la digne qui doit enfin arrêter notre jeune Canada dans le chemin bonheur du deshonneur et de la misère ; la main puissante qui sème, pour tous, l'abondance des biens, la paix de la famille et la paix du cœur.

Puisse toutes les paroisses entrer dans la même voie, puissent tous les Canadiens comprendre, une fois, qu'il n'y a, en ces jours, d'espoir, de vie et de gloire nationale que sous le brillant drapeau de la "tempérance," qui veut que le pauvre ait du pain, que l'infortuné goûte au bonheur, que la famille connaisse les douceurs de l'amour et de la paix, qui veut qu'un Canadien aime son Canada, la saine et la conserve au nom de Dieu, de la patrie et de l'honneur !

H. D.

St. Lin, 8 octobre 1848.

MELANGES RELIGIEUX

MONTREAL, 27 OCTOBRE 1848.

AVIS IMPORTANT.

A dater de lundi, 30 octobre, les malles pour le Haut-Canada seront closes les jours ouvrables à 10 heures A. M., et les dimanches à 9 heures A. M.

A dater du même jour inclusivement, les malles pour Québec et les places intermédiaires seront closes à 4 heures et 1/2 heures P. M., au lieu de 5 heures et 1/2 heures comme à présent.

Montréal, 27 octobre 1848.

ARRIVEE DU STEAMER EUROPA.

L'Europa est arrivé à New-York mercredi à 3 heures P. M. ; il a fait la traversée en 11 1/2 jours.—Smith O'Brien a été condamné, le 11, à être pendu, puis à avoir la tête tranchée, et finalement à être écartelé. M. Whiteside, son habile défenseur, a fait une adresse remarquable aux jurés, et bientôt après ceux-ci se sont retirés. Au bout d'une heure et vingt minutes, ils sont rentrés en cour, et ont rendu le verdict suivant : "coupable de haute trahison." Ils ont ajouté : "nous recommandons instamment le prisonnier à la clémence du gouvernement, le jury étant unanimement d'opinion que pour plusieurs raisons on devrait épargner sa vie." Le 11, M. O'Brien a été amené pour recevoir sa sentence. Sa contenance fière, son air calme, composé et ferme en entrant en cour ont été remarqués par toutes les personnes présentes. Le greffier de la cour a alors demandé à M. O'Brien ce qu'il avait à dire pour qu'on ne prononçât pas de sentence sur lui. Smith O'Brien, s'adressant à la cour, a répondu :

"Milords : ce n'est pas mon intention d'entrer dans la discussion de ma conduite, malgré tout le désir que je puis avoir de profiter de cette occasion pour le faire. Je suis, en conscience, convaincu que j'ai rempli mon devoir envers mon pays, que je n'ai fait que ce que, dans mon opinion, il était du devoir de tout Irlandais de faire, et maintenant je suis prêt à subir les conséquences d'avoir fait "mon devoir envers mon pays natal. Passez votre sentence." (Acclamations dans les galeries.)

Après s'être adressé en peu de mots au prisonnier, le juge en chef a ajouté : "La sentence de cette cour est que vous, Smith O'Brien, vous soyez reconduit à l'endroit d'où vous venez, et ensuite mené à la place d'exécution, et là pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'en suive. Qu'en suite vous soyez décapité, et que votre corps soit écartelé et qu'il en soit disposé selon le bon plaisir de Sa Majesté ; puisse Dieu avoir pitié de votre âme." La sensation la plus profonde a succédé à cette sentence. Après quoi, M. O'Brien a pris congé, avec des démonstrations d'affection, de la foule qui s'est précipitée sur son passage pour lui presser la main. Lady O'Brien est de suite allée trouver le reine pour demander la grâce de son fils. Cependant on disait que le lord lieutenant était inexorable et que la sentence de la cour aurait son effet. M. McManus a aussi été trouvé coupable. M. Duffy et M. O'Donoghue devaient subir leur procès immédiatement. Le choléra est en Angleterre.—En Autriche la guerre continue ; l'empereur a dissout la diète Hongroise. Le 6, il y a eu à Vienne une nouvelle et terrible insurrection. Il paraît que le militaire refusait de marcher contre les Hongrois ; à cette nouvelle une partie de la garde nationale s'est jointe aux soldats. On a élevé des barricades, sonné le tocsin, bombardé et saqué les arsenaux. Le comte Latour, ministre de la guerre, a été tué, et son corps exposé au sur un gibet. Au milieu de ces désordres, l'empereur et sa famille ont quitté Vienne, escortés de 5000 cavaliers.—En Italie, la guerre n'est pas recommencée. L'Autriche a publié à Milan un décret d'amnistie. Du côté de Naples et de la Sicile, les nouvelles sont plus rassurantes.

MARCHÉS.—Le blé d'Inde a subi une baisse de 6d. à 1c. Le blé américain était à 35c et 35c. 6d. La fleur à baisse de 6d. Le coton est au même prix.

ARRIVEE DE L'UNITED STATES.

Le steamer *United States* est arrivé à New-York hier matin. Il nous apprend que l'Assemblée nationale de France a décidé par un vote de 607 contre 130 que le président (le premier inclus) serait élu par le suffrage universel. On croit que c'est Louis-Napoléon qui a les meilleures chances de succès. L'Assemblée s'est prononcée contre l'émission d'un papier-monnaie ; elle a rappelé le décret qui bannissait en 1832 la famille de l'empereur. Il devait y avoir un remaniement ministériel.—Les nouvelles d'Autriche ont produit une sensation profonde à Paris, où il circulait sur le compte de l'Autriche des bruits fort alarmants. On y disait qu'un courrier venait d'arriver, et annonçait que les troupes impériales bombardaient Vienne et que le château de Schoenbrunn était incendié ; on ne le croyait pas. L'empereur en quittant Vienne avait dit que son intention était d'avoir des moyens de venir en aide à son peuple.—Il y a eu à Edinbourg 25 cas de choléra, 20 ont été funestes. A Londres et dans le voisinage on comptait 27 cas de choléra.

M. ESCALONNE.

Sa lecture à l'Institut, sa lettre, ses principes, etc. etc. etc. etc.

Nous remplissons aujourd'hui la promesse que nous avons faite mardi de donner la publicité à la lettre que nous a adressée M. Escalonne. Nous conservons à cette lettre toute sa pureté, et la publions absolument telle qu'on nous l'a envoyée, sans rien y changer.—Voici la lettre ; nos remarques viennent après :

A M. l'Éditeur des } Montréal 23 octobre 1848.
Mélanges Religieux }

M O N S I E U R,

Votre journal vient d'intervertir une critique sur ce que j'ai lu et dit jeudi soir 19 du courant devant l'Institut Canadien, laquelle m'oblige à la défense, parce que la forme et l'intention de votre critique sont trop hostiles. Il ne s'agit pas des personnes, je n'en veux qu'aux choses : or ces choses sont que, malgré tout ce qu'en a dit l'esprit de coterie, ce discours, dites-vous, est radicalement vicieux de fond et de forme, en ce qu'il fourmille d'idées principes protestants, et jete l'injure à la face de toute une population qu'il traite de superstitieuse et de fanatique.

Il est étonnant, monsieur, qu'on ne puisse jamais parler de certains mots, comme superstition, fanatisme, préjugé etc., sans que vous n'en soyez point offensé ; il semble que ces mots vous heurtent à un tel point, comme s'ils étaient des défauts que vous possédez, et qui vous poussent à une défense non philosophique, mais à des invectives plates.

Dans mon discours j'ai parlé de l'homme social, et non pas de l'homme religieux, conséquemment de la superstition, du fanatisme, et des préjugés dans l'éducation civile et profane, et non pas religieux ; et sous ce rapport je pourrais garder le silence sur votre critique, mais pour la dignité de mon caractère je vais répondre à vos remarques.

Dans votre critique il y a ces expressions : "C'est un M. Escalonne, qu'on dit être français de naissance, etc."

Monsieur, l'article indéfini un sied mal devant ce nom propre, parce que dans toute la ville de Montréal il n'y a qu'un seul individu qui porte ce nom ; c'est moi. Il paraît alors que vous l'avez ajouté en signe de mépris. Pour tout autre journaliste j'aurais gardé pour la seconde fois le silence ; mais pour un journaliste religieux, je livrerai cette phrase à tous ceux qui suivent fidèlement et religieusement la bible pour juger de votre bienveillance sociale, et des préceptes de Jésus-Christ que vous professez.

Si je suis français, quoique né en Italie, je pourrais vous le prouver quand vous voudrez.

Je ne m'arrête ni plus sur ce que vous dites de mon style etc., car votre journal n'est certes pas la *Gazette de France* rédigée par le savant abbé M. de Genoude.

Je passe aux autres remarques.

Monsieur.—Voici les expressions qui vous ont fait tant d'ombrage, et pour lesquelles vous avez débité contre moi vos invectives.

"L'homme ne peut connaître le vrai bonheur, qu'en examinant tout ce qui existe dans ce vaste théâtre de l'univers, ce qui montre la grandeur et la toute puissance du Créateur ; en étudiant la nature, c'est à dire, les objets du ciel et de la terre offerts à nos regards, l'homme se rend religieux sans superstition, et sans fanatisme ; il adore, il vénère la majesté divine sans cabale, et en suivant fidèlement sa loi, il parviendra au vrai bonheur."

A ces expressions vous remarquez, que "le lecteur n'a pas voulu conclure que celui qui n'étudie pas la nature, mais qui pourtant suit la loi de Dieu, comme Dieu nous l'enseigne par son église, soit fanatique."

Certes, monsieur, celui qui suit la loi de Dieu tracée dans la bible, et prêchée par Jésus-Christ, et telle qu'elle est écrite dans l'évangile, non seulement il ne sera pas fanatique, mais aussi marchera-t-il dans le droit chemin de la vertu, et arrivera ainsi sur et sans à cette porte étroite de S. Mathieu, 7 : 13, 14. Mais en observant, et en étudiant avec réflexion tout l'univers ; en méditant de plus en plus sur les propriétés, et les attributs de chaque être, sur l'ordre admirable, harmonieux et immuable de leurs mouvements, enfin par l'étude de la nature, il est du monde matériel, l'homme s'élève à la connaissance de Dieu, et à la divinité des idées plus fortes et plus nobles, que ceux qui ignorent les beautés, les richesses de la nature, et il ne souillera point la majesté divine de toutes les faiblesses, et de toutes les passions de la frêle humanité ; par cette étude il connaît la toute puissance de Dieu, sa divine loi, et en l'observant il parviendra au vrai bonheur.

Encore.—"En étudiant la nature l'homme se rend religieux sans superstition et sans fanatisme."

Voici, Monsieur, les paroles qui vous ont offensé : or je vais vous appaiser en vous prouvant d'abord que, par ces mots j'ai voulu parler de la superstition dans l'éducation de l'homme social, c'est-à-dire, de cette faiblesse aveugle à croire tout ; et qui mène au fanatisme, c'est-à-dire, à cette opiniâtreté, cette obstination à soutenir son erreur jusqu'aux insultes, aux menaces et aux voies de fait, et cela arrive tous les jours. Or donc, monsieur, vous connaissez bien, que, dès le bas âge les bonnes femmes racontent aux enfants des observations sur les songes ; les effets de la magie, les prestiges, les enchantements, les sortilèges, les évocations des morts, les apparitions des ombres et des esprits, et beaucoup d'autres espèces de déviations avec lesquelles elles tranquillisent les inquiets, en les effrayant par ces sottises ; et de plus elles ajoutent "c'est Dieu qui le punit, c'est la permission de Dieu, etc." Or ces idées contractées dès l'enfance, deviennent dans la suite une seconde nature, qui rend

les enfants superstitieux et fanatiques selon le sens de l'éducation sociale, ci-dessus énoncée.

Et quand même j'eusse entendu parler dans le sens religieux, je ne suis non plus blâmable, parce que j'observe tous les jours des disputes, des injures, des divisions pour diversité d'opinion ; ce qui n'arriverait pas avec une bonne éducation, et par l'étude des sciences naturelles, et métaphysiques qui guident à l'étude de l'éthique ou science morale.

Voilà donc, monsieur, que je n'ai aucunement parlé sur ces deux mots selon votre idée religieuse.

Cette autre phrase que vous soumettez à la désapprobation complète du public, n'existe point dans mon discours, ni textuelle, ni dans aucun sens.

Ensuite, monsieur, conséquence directe des préjugés, et des prestiges de l'éducation est que, l'intelligence de l'homme est arrêtée dans sa marche ; voilà ce que c'est que la barrière effrayante dont j'ai parlé.

De plus que, sans la liberté de la pensée, c'est-à-dire, ce libre exercice de son esprit à pouvoir parler et discuter sur toutes les matières scientifiques et instructives sans aucune crainte morale ou matérielle, l'intelligence de l'homme ne pourra pas se développer, cette proposition n'a pas besoin de commentaire, tout homme sensé la comprend bien aisément.

Enfin il est entièrement faux "que j'aie amené la politique dans l'Assemblée, et je ténie que ce soit à me le prouver." Or si toutes ces phrases vous ont fait regretter ma lecture, soyez persuadé, monsieur, que je suis plus fâché que vous pouvez l'être de l'avoir donnée, par rapport aux jugements faux que plusieurs auditeurs prévenus d'avance contre moi, ont lancés dans la suite... Mais Sat pruta biberunt.

Ainsi, monsieur, votre critique est non seulement sévère et injuste, mais tout à fait antichrétienne.

En attendant, j'espère que cela suffira pour finir la polémique, sans être obligé de la défendre passer à l'attaque.

Pour ma satisfaction et pour votre honneur veuillez insérer cette justification dans votre journal.

Je suis

Monsieur,
Le serviteur de Dieu, et votre prochain,
J. ESCALONNE, L. D.

Maintenant à nous la parole :

M. Escalonne dit que notre intention est hostile ; comment le sait-il ?

M. Escalonne prétend que nous avons dit que "son discours était vicieux de fond." Sans doute qu'il a encore sur ce point deviné notre intention, car nous n'avons rien écrit de semblable.

Quant aux injures qui viennent ensuite et qui ornent de temps en temps la lettre précitée, nous n'en parions pas ; M. Escalonne ne parviendra sur ce terrain qu'à avoir notre silence.

Par rapport à la superstition, etc., qu'est-ce que "la superstition, le fanatisme, les préjugés d'une éducation civile et profane, et non religieuse ?" Ce sont les paroles de M. Escalonne ; c'est trop fort pour nous.

Mais voici une accusation. M. Escalonne a déconvert qu'en disant "qu'un M. Escalonne avait fait une lecture," nous avons eu l'intention de le mépriser. Il faut sans doute que ce Monsieur soit une espèce d'être surnaturel pour surprendre ainsi notre intention. Pourtant, quelque soit sa nature, qu'il veuille bien savoir que, lors même que nous eussions voulu le mépriser, ce n'était pas possible pour nous. Car comment mépriser un homme qu'on ne connaît pas ? Jusqu'au jour de sa lecture, M. Escalonne nous était parfaitement étranger, nous ne savions même pas son existence.

M. Escalonne ajoute qu'il est Français, quoique né en Italie ; ça se peut bien.

Quant au style de M. Escalonne, n'en ayant pas parlé, il s'en suit que le trait de ce Monsieur tombe à faux ; d'ailleurs il eût mieux fait de nous dire : "lisez ma lettre, vous verrez que je ne suis pas l'abbé de Genoude."

Mais voilà que cela devient sérieux. "L'homme ne peut connaître le vrai bonheur, qu'en examinant ce qui existe dans ce vaste théâtre de l'univers." De quel bonheur M. Escalonne veut-il parler ? Si c'est du bonheur terrestre, comme il ne peut y en avoir de vrai, l'argument ne vaut pas. Mais s'il s'agit du bonheur éternel (de l'autre vie), nous répondons que c'est un principe faux ; car le bonheur éternel ne consiste pas à examiner l'univers. Mais il consiste à jouir à jamais de la vue de Dieu dans le ciel. Cela va peut-être paraître un peu religieux à M. Escalonne ; mais qu'y faire ? Nous sommes catholiques, et par conséquent nous ne craignons point de faire connaître notre croyance.

"En étudiant la nature, dit M. Escalonne, l'homme se rend religieux sans superstition et sans fanatisme ; il adore, il vénère la majesté divine sans cabale, et en suivant fidèlement sa loi, il parviendra au vrai bonheur." La première phrase ne peut pas être donnée comme principe général. Car il est bien des hommes qui ont étudié la nature, et qui sont devenus des impies et des incroyants. M. Escalonne peut cependant avoir raison ; cela dépend de la manière dont il définit le mot "religieux." Nous serions curieux d'en savoir quelque chose. Ce que nous ne comprenons pas, c'est cet autre membre de phrase : "l'homme vénère la majesté divine sans cabale." Est-ce que l'on peut adorer Dieu avec cabale ? Est-ce que l'adoration peut se rencontrer avec la cabale ? Est-ce que quelquefois on cabale pour adorer Dieu ? Cela est encore trop fort pour nous.

Mais, dit M. Escalonne, "en suivant fidèlement sa loi, (l'homme) parviendra au vrai bonheur." La loi de qui ? Ce ne peut pas être la loi de la majesté divine ! Cela n'a pas de sens. C'est donc la loi de la nature. Ainsi M. Escalonne dit que l'on parvient au vrai bonheur en suivant la loi de la nature ! Une pareille proposition n'a pas besoin d'être commentée ni discutée ; il suffit de l'écrire pour en faire voir toute la fausseté.

Après cela, M. Escalonne continue à développer sa doctrine ; il omet de parler de l'église, et répète l'énoncé du principe protestant qui consiste à juger soi-même et à ne pas s'occuper de l'église. On peut donc s'attendre à l'avantage, car les erreurs augmentent à mesure que nous avançons dans la lecture. Ainsi lisons-nous immédiatement après :

"Par l'étude de la nature, dit M. Escalonne, l'homme s'élève à la connaissance de Dieu, et il a de la divinité des idées plus fortes et plus nobles, que ceux qui ignorent les beautés, les richesses de la nature, et il ne souillera point la majesté divine de toutes les faiblesses et de toutes les passions de la frêle humanité."

Et bien j'appose pour que l'étude de la nature donne une haute idée de la toute puissance de Dieu ; c'est admis par tout le monde. Mais comment l'homme peut-il souiller la majesté divine de toutes les faiblesses et de toutes les passions de la frêle humanité ? Comment l'étude de la nature empêche-t-elle cette souillure ? Voilà que ne s'explique pas facilement, car on ne conçoit pas comment l'homme puisse ainsi atteindre à la divinité et encore moins la souiller des faiblesses de l'humanité. La seule explication, que nous trouvons à cela, c'est de dire que c'est un principe PA-

TRISTE. En effet, les panthéistes croient que Dieu est le tout et que le tout est Dieu. De cette manière, chaque individu dans la création est une partie du grand être qui est Dieu. De cette manière aussi, chaque homme forme partie de la divinité ; et c'est là, à n'en pas douter, le principe de M. Escalonne. Car il nous dit que celui qui étudie la nature s'élève à la connaissance de Dieu, et "qu'il ne souillera point la majesté divine de toutes les faiblesses et de toutes les passions de la frêle humanité." Or, quel que soit le tourment que puisse prendre M. Escalonne, il devra finir par dire que si dans ce cas il y a souillure, c'est l'homme qui la reçoit. Mais selon M. Escalonne, cette souillure remonte à Dieu, puisque l'homme est une partie de Dieu. Pareille doctrine est trop absurde pour pouvoir avoir des partisans parmi nous ; et nous ne nous sommes décidés à croire que c'est celle de M. Escalonne que lors que nous n'avons pas pu trouver une autre explication à ses paroles. Nous serions néanmoins bien aise qu'il pût nous démontrer que nous nous sommes trompés ; nous nous ferions un vrai plaisir de reconnaître notre erreur.

M. Escalonne ajoute que "par l'étude de la nature, l'homme connaît la toute puissance de Dieu, sa divine loi." C'est encore là une chose qui nous passe, et que nous ne pouvons comprendre. Nous connaissons encore moins quels sont les moyens que suggérerait M. Escalonne d'observer cette loi ; nous ne savons pas à quoi il aurait recours ; car nous, nous ne pouvons deviner son intention.

Nous ne nous arrêtons pas à réfuter tous les avançés de M. Escalonne ; nous n'en avons ni le temps ni l'espace. Qu'il nous suffise des remarques qui précèdent.

Néanmoins que M. Escalonne soit bien convaincu que ce n'est "ni pour sa satisfaction ni pour notre honneur," comme il le dit, que nous avons publié sa lettre ; c'est par pure condescendance de notre part. Quant à la menace que nous fait M. Escalonne, "de la défense passer à l'attaque," cela ne nous effraie nullement. Lorsque nous avons un devoir à remplir, nous le remplissons consciencieusement, et nous ne faiblissons pas devant la menace. Si M. Escalonne en vient à l'attaque, nous verrons si ses arguments demandent de nous une réponse, et dans ce cas nous la ferons en temps et lieu.

LA JEUNESSE.

A propos de la dernière lecture à l'Institut, on a publié, entre autres choses, la phrase suivante :

"Elle [la jeunesse Canadienne] professe la religion de ses pères ; elle la conserve, et comme croyance, autant qu'on peut l'attendre de jeunes gens, et comme principe de sa nationalité."

Nous sommes surpris de lire ce membre de phrase : "autant qu'on peut l'attendre de jeunes gens." Car un peu plus haut on a eu soin de dire que notre jeunesse "n'est pas religieuse." Alors, que veut dire cette phrase : "autant qu'on peut l'attendre de jeunes gens ?" Cela veut-il dire qu'on ne peut pas s'attendre que les jeunes gens soient religieux ? qu'au contraire on doit s'attendre qu'ils seront irréligieux ?

Nous croyons qu'on n'a pas eu l'intention d'écrire pareille chose, et que ce n'est là qu'un lapsus calami. Dans tous les cas, ceux qui ont tracé ces lignes, ayant à leurs dispositions les mêmes moyens pour s'expliquer, ne manqueraient pas sans doute de faire connaître toute leur pensée.

CHANGEMENTS ECCLESIASTIQUES.

Notre confrère du *Journal de Québec* a essayé de répondre à notre dernier article à propos des changements ecclésiastiques ; nous regrettons d'avoir à dire qu'il n'a pas usé la langue auquel nous nous attendions, mais qu'il en est venu à s'approcher beaucoup du terrain des personnalités ! C'est ce qui nous empêche de pousser plus loin cette polémique. Néanmoins nous avons une demande à faire au *Journal de Québec*, c'est celle-ci :

"Le *Journal de Québec* est-il l'organe officiel de l'Archevêché ?"

Une réponse obligera.

LES ETATS-UNIS.

Nous voyons par nos journaux que la cour suprême du Connecticut a prononcé (il y a quinze jours) dans une seule semaine sept divorces ! Quelle législation ! Quelle moralité ? Quel respect pour la paix des familles !

Le *Catholic Telegraph* nous apprend qu'à New-Port on a refusé à un Père Catholique l'entrée de la prison où se trouvait un soldat mourant qui s'était dernièrement converti à la religion catholique. Le soldat est mort sans voir le Prêtre ! Et cela se passe dans un pays dont on prétend que le gouvernement, tel qu'en vigueur, est un modèle pour les autres peuples ! Et c'est là la liberté, que l'on voudrait pour les canadiens ! Oh ! merci, grand merci !

L'AURORA.

L'Aurora nous "prie de libeller l'acte d'accusation de plagiat" que nous avons faite contre elle.

Que notre vénérable confrère jette donc les yeux sur sa feuille du 17 courant ; il y verra un article intitulé "Tempérance" qui nous appartient tout entier ; c'est le discours de M. O'Reilly que nous avons dû refaire sur nos notes. Il pourra y voir aussi la liste des Changements Ecclésiastiques pour le diocèse de Montréal qui nous appartient aussi. Cependant notre vénérable confrère les a bien et dûment publiés dans sa feuille sans dire d'où il les prenait.

Cela dit, nous passons sous silence le petit article accablant qu'écrit à ce sujet le rédacteur de l'Aurora.

Le *Herald* du 25 dit :

"Rome, autre fois un empire, a dégénéré en Evêché."

Notre confrère aurait dû ici distinguer entre la politique et la religion. Comme puissance politique, Rome est bien tombée il est vrai ; mais comme puissance religieuse, c'est tout le contraire. Dans tous les cas, en devenant le Siège de l'Eglise Catholique, Rome n'a pas dégénéré ; au contraire, elle a acquis le titre de ville Eternelle, et un lustre, un éclat et même une puissance sans pareille dans le monde. Si elle a dégénéré, ce n'est que politiquement parlant, et notre confrère n'aurait pas dû dire que c'était en devenant le siège d'un évêché.

Nous sommes obligés de remettre à mardi un article à propos de la 1^{re} séance de l'opposition.